

II

LE SERMENT

—Doutez-vous donc ? demanda le jeune homme.

—Non de votre bonne foi, répliqua mademoiselle Baltus, mais de la persistance du bel enthousiasme qui vous anime en ce moment... L'aspect enchanteur de la nature qui nous entoure vous exalte aujourd'hui... Demain sans doute le Paris bruyant et joyeux vous aura reconquis tout entier.

—Ah ! murmura Fabrice, que vous me jugez mal !

—En êtes-vous bien sûr ? fit la jeune fille en souriant.

—Ne croyez-vous donc pas qu'une heure puisse suffire pour modifier un homme ?

—Je crois que c'est possible, mais qu'il faut à ce changement des motifs plus sérieux qu'un paysage entrevu et admiré.

—Si ces motifs existaient pour moi, que répondriez-vous ?..

—Ne les connaissant pas, que pourrais-je répondre ?..

—Et, poursuivit Fabrice avec chaleur, si je vous disais franchement, loyalement, que cette métamorphose de mon âme, c'est à vous qu'elle est due tout entière ?.. Si j'ajoutais qu'en vous voyant j'ai compris pour la première fois le vide de mon cœur et le néant des joies mondaines où l'on gaspille follement les plus belles années de sa jeunesse ?.. Si je balbutiais enfin à vos pieds : "Paula, je vous aime, ou plutôt je vous adore... En vous je mets tout mon espoir, tout mon bon heur, tout mon avenir... me repousseriez-vous ?"

Étonnée, tremblante et joyeuse, mademoiselle Baltus, les yeux baissés, les joues en feu, avait écouté Fabrice avec un trouble plein de ravissement.

Elle se taisait.

—Me repousseriez-vous ? répéta le jeune homme. C'est à genoux que je vous supplie de répondre...

—Ainsi, balbutia Paula d'une voix faible comme un souffle, ainsi, vous m'aimez...

—Ah ! plus que ma vie, car sans vous je ne pourrais vivre.

—Mais vous me connaissez à peine...

—Je vous connais assez pour m'être donné sans réserve et pour vous appartenir à jamais... Ne savez-vous pas qu'il suffit d'un regard pour embraser un cœur, comme il suffit d'une étincelle pour allumer un incendie ?..

—Je sais qu'on l'affirme...

—Refusez-vous de le croire ?..

Paula fit un signe négatif.

—Vous ne doutez point de mon amour ? reprit vivement Fabrice.

—Puis-je vous accuser de mensonge ?.. Je n'en ai pas le droit.

—Et vous, Paula, m'aimerez-vous aussi ? poursuivit le jeune homme d'un ton suppliant et passionné. M'aimerez-vous comme je vous aime ?..

Mademoiselle Baltus voulut parler, mais pendant quelques secondes son émotion profonde, les battements désordonnés de son cœur, arrêtaient les mots sur ses lèvres.

Enfin elle répliqua, mais si bas que Fabrice devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit :

—Je vous répondrai avant ce soir. . .

—Pourquoi pas à l'instant ? s'écria Fabrice.

—Avant ce soir... répéta Paula en tendant la main à son interlocuteur, qui la pressa contre ses lèvres avec une telle ardeur que la jeune fille rougit et pâlit tour à tour.

En ce moment Edmée, portant dans ses bras un gigantesque bouquet, ou plutôt une véritable botte de fleurs des champs, rejoignit son cousin et mademoiselle Baltus et interrompit l'entretien, qui d'ailleurs ne pouvait se prolonger.

Nos trois personnages firent halte pour attendre Maurice Delarivière et M. et Mme Lefebvre.

Claude Marteau avait suivi le chenal, abandonnant son embarcation au fil de l'eau et donnant de temps à autre un coup d'aviron en sens inverse afin d'empêcher la *Belle Lisa* de filer trop vite

Fabrice lui fit un signe.

Il accosta la berge. Les promeneurs se réinstallèrent dans la chaloupe.

—Descendons-nous encore, sans vous commander, messieurs et dames ? demanda le matelot. . .

—Non, fit Paula, il est temps de remonter.

La *Belle Lisa* vira de bord et prit le chemin de la villa.

Il me semble que la réussite est complète, pensa Fabrice, et que la réponse de ce soir ne peut être douteuse... Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Paula, silencieuse, semblait préoccupée.

Madame Lefebvre la crut souffrante et la questionna.

—Je vais à merveille, répondit la jeune fille en souriant, et si je vous parais absorbée, c'est que je combine un plan superbe.

—Lequel chère mignonne ?

—Vous allez voir. . .

Puis, s'adressant à Claude, Paula continua :

—Batelier ?..

—Mademoiselle, fit le matelot en ôtant son béret.

—Combien nous faudra-t-il de temps pour descendre de Melun au barrage de Seineport, en canot ?

—Pas plus d'une heure, mademoiselle.

—Et pour aller de Seineport à Cesson en voiture ?

—A peu près vingt-cinq minutes.

—Alors tout pourra se faire comme je le désire.

—Que désirez-vous donc ? demanda Jacques Lefebvre.

—Vous conduire après dîner jusqu'à Seineport en canot, de Seineport à Cesson en voiture... vous y prendrez le train, et j'aurai passé avec vous une heure et demie de plus... Je suppose qu'on accepte ?..

—Je le crois bien ! répondit on à l'unanimité.

—Ce sera charmant !..

—Alors, c'est entendu, poursuivit mademoiselle Baltus. Nous dînerons à six heures !.. Le batelier viendra nous prendre à huit heures, et j'enverrai une voiture nous attendre à Seineport.

On battit des mains.

—Vous entendez, batelier, chez moi, à huit heures. . .

—Je serai exact, mademoiselle.

Le courant de la Seine, aux environs de Melun n'est pas bien rapide, et Claude Marteau maniait vigoureusement les avirons.

On arriva vite.

—Avant et après déjeuner, ma chère Paula, dit Jacques Lefebvre, nous avons parcouru votre parc, mais j'avoue que *le plus curieux* des banquiers, ce sont vos expressions, désirerait fort visiter votre charmante villa dans ses moindres détails...

—Je vais vous en faire les honneurs, répliqua la jeune fille.

Ne partageant que dans une certaine mesure la curiosité de Jacques Lefebvre, nous ne rejoindrons la maîtresse du logis et ses hôtes qu'au moment où après avoir parcouru les nombreuses pièces d'un intérieur confortable et plein d'un luxe artistique, ils arrivèrent à la porte de l'appartement qui avait été celui de Frédéric Baltus.

Sur le seuil de la chambre à coucher Paula s'arrêta, et pendant une seconde parut indécise, puis elle se décida à ouvrir et fit entrer les visiteurs dans la pièce que nous connaissons déjà.

Nous avons vu la jeune fille pleurer et prier devant l'image de Frédéric, et faire un serment terrible au commencement de la nuit qui précédait l'exécution du condamné de Melun.

La lampe d'argent, toujours allumée, jetait sa lueur blafarde au milieu des demi-ténèbres que les lourds rideaux abaissés entretenaient même en plein jour.

—C'est la chambre du mort ! dit Paula d'une voix sombre.

Fabrice, malgré le prodigieux empire sur lui-même dont il avait donné tant de preuves, tressaillit et changea de visage, mais l'obscurité mal combattue ne permettait pas de voir sa pâleur.

La jeune fille ajouta :